

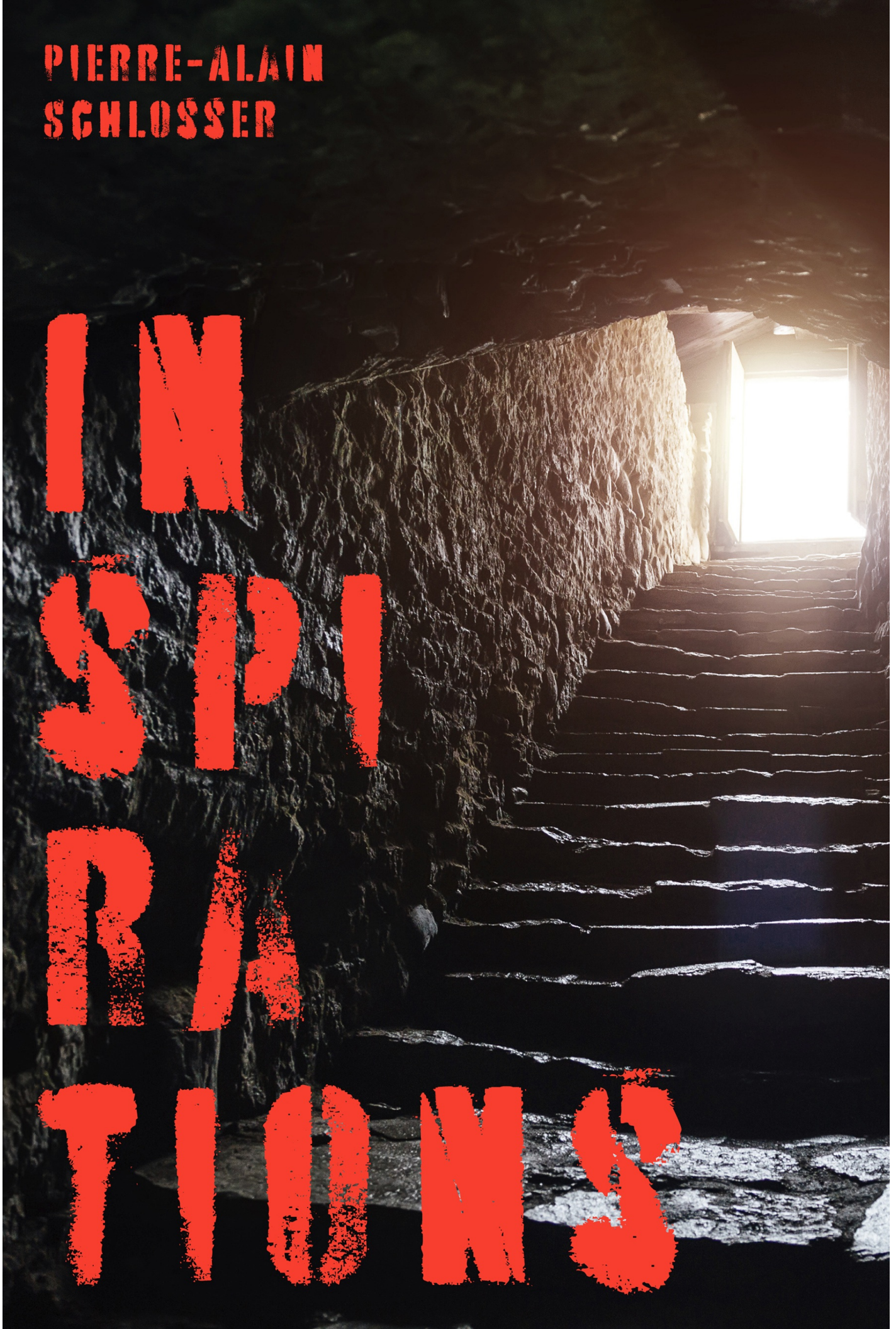
PIERRE-ALAIN  
SCHLOSSER

IN

SPY

RA

TIONS



Pierre-Alain Schlosser

Inspirations

© Pierre-Alain Schlosser, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5658-9

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Chapitre I

Manoir du Talent, 10 août, 22h.

*« Ma lâcheté m'a perdu, je dois maintenant payer pour ce que j'ai fait, ou plutôt pour ce que je n'ai pas fait. Pardonnez-moi, je vous en prie. Vous abandonner est la seule chose que je regretterai. »*

Jake laissa échapper un long soupir. Il prit la feuille de papier qu'il venait de noircir et la transforma en boulette qu'il jeta devant lui. Il fit rouler son stylo-plume contre le presse-papiers en terre cuite fabriqué par son fils. Comme un pianiste qui vient de terminer son concerto, il laissa retomber ses deux mains, sur le bureau en merisier. Et se leva avec la détermination du condamné à mort appelé à se rendre sur la chaise électrique.

De la poche droite de son 501, il retira une clé tout en s'avançant de l'autre côté de la pièce tamisée. Il s'arrêta devant une armoire massive Louis XIV et introduisit l'objet dans la serrure. Il fouilla quelques instants au fond de l'étagère supérieure et s'empara méticuleusement d'une couverture protégeant un objet longiligne. Il libéra sa vieille Carcano de sa cache, laissant retomber la couverture au sol. Il s'empara de l'arme et jeta un œil expert au travers du canon de la carabine que les troupes italiennes utilisaient durant la Seconde Guerre mondiale. Avec calme, il logea une seule cartouche de calibre 6,5 mm dans le canon. Pourquoi en utiliser davantage ? Cela ne servirait à rien. Il prit une profonde inspiration comme s'il allait plonger au fond d'un lac pendant de longues minutes. Sauf que dans sa détermination, son apnée se prolongerait pour l'éternité.

L'arme entre les mains, Jake jeta un regard circulaire, passant en revue la série de récompenses qui garnissent les murs de la pièce. Celle du meilleur roman de fiction, décernée par la société internationale des auteurs et romanciers. L'une rappelle la vente d'un million d'exemplaires en un an de *Crimes ordinaires*, l'ouvrage qui l'avait révélé au grand public. Une autre, sa préférée, car décernée par un panel de lecteurs, était la médaille d'or du roman à suspense.

Annie, son épouse, avait tenu à accrocher ces trophées de chasse dans son bureau, la seule pièce de la maison qui lui était strictement réservée. Personne n’y entrait. Car il s’agissait de son sanctuaire. C’était là où son cerveau se mettait en mode création.

Aujourd’hui, toutes ces récompenses lui faisaient honte. S’il avait pu, il les aurait jetées au feu ou au moins dissimulées à la cave ou au grenier, empilées dans un carton qui aurait moisi avec le temps. « Tu ne mérites aucune de ces récompenses, s’emporta-t-il à voix haute, les yeux inondés par les larmes. Tu n’es qu’un perdant dénué de talent, un usurpateur, un menteur doublé d’un meurtrier. » Des larmes ruisselèrent sur ses joues et retombèrent sur la Carcano.

La nuit enveloppait la propriété comme un voile oppressant. Seul un halo de lumière s’échappait de la fenêtre du bureau de Jake. Un silence de mort accompagnait le manoir. « On se croirait dans un film d’épouvante », pensa-t-il un instant. Un sentiment renforcé par les bourrasques du vent frappant les branches des arbustes du jardin contre les fenêtres de son bureau. Un frisson parcourut son échine.

Chaque seconde égrainée par le morbier trônant dans la pièce résonnait dans sa tête. Jake se sentait lourd, comme englué dans des sables mouvants. Mais ses pensées étaient claires. Effroyablement claires. C’est fou comme la fin peut apporter autant de lucidité. S’il l’avait su avant, il aurait utilisé cette expérience pour nourrir ses histoires. Mais qu’importe ! Il était maintenant trop tard. Jake huma les odeurs qui gravitaient autour de lui. Celle des vieux livres qui ornaient sa magistrale bibliothèque. Sa sueur – pas celle d’une journée de canicule, celle plus âcre de la peur – gagnait ses narines. Il ne ressentait pas vraiment d’angoisse *ante mortem* en cet instant précis, mais plutôt la crainte de ne pas pouvoir aller au bout de ses actes. Ou de rater son geste et rester invalide pour le reste de son existence. Un nouveau frisson lui glaça les sangs.

D’un coup sec, Jake reprit son fusil et le plaça sous son menton. Sa respiration se fit plus intense, comme on le ferait lorsque un médecin, stéthoscope aux oreilles, examine vos poumons. Il tenta de retenir un tremblement grandissant. Une larme glissa à nouveau le long de sa joue et suivit lentement le canon. Face à lui, la grande horloge poursuivait sa course circulaire. Le rythme du balancier agissait comme le pendule d’un hypnotiseur macabre, l’invitant à rejoindre les ténèbres. L’homme observa l’heure et libéra son menton de l’étreinte métallique. « 22 : 11 n’est pas une heure pour mourir », murmura-t-il, un brin fébrile. Le

souffle court, Jake regagna son bureau en merisier, appuya la Carcano contre le tiroir à dossiers. Il s'installa et saisit le stylo-plume qu'il avait fait voltiger contre le presse-papiers en terre cuite. Il reprit une feuille de papier vierge. L'encre coula à nouveau.

*« Jamais je n'aurais pensé que le succès pouvait mener à tant de détresse. Si j'en suis arrivé là, ce n'est que par le fruit du hasard. Même si je suis persuadé que ce dernier n'existe pas. Je dirais même que dans mon cas, tout était écrit à l'avance. L'histoire de ma vie est l'œuvre d'un auteur pervers qui s'est amusé à me faire vivre ce cauchemar. Si Dieu est réel, Il est coupable du calvaire que j'ai vécu. Il est au mieux complice de cette torture psychologique qui me ronge. Si le Mal existe – et je sais trop bien que c'est le cas – pourquoi le Bien ne l'empêche-t-il pas de nuire ? Ma situation est devenue invivable. Comprenez que je suis condamné. Condamné à écrire encore et encore avec comme unique alternative la mort dès que ma plume s'arrêtera. Je me sens comme attiré par ce vide, par cette envie d'en finir et de me reposer enfin de toutes ces contraintes et de ce poids qui pèsent sur moi.*

*Avec le temps, je suis certain que vous finirez par comprendre ma souffrance.*

*Je vous aime de tout mon cœur. »*

*Jake*

## **Chapitre II**

9 août, 18h59.

Compressée contre les barrières, Janelle n'en peut plus. Elle se trouve aux premières loges, à 20 mètres à peine de la limousine de Jake Edding. Ses aisselles suintantes offrent à ses voisins le doux parfum que l'être humain peut délivrer un jour de canicule. Une sorte de pot-pourri proche du jus d'oignon macéré dans du vinaigre bon marché.

Pour être certaines de se retrouver aux meilleures loges et apercevoir enfin son idole d'écrivain, la secrétaire avait quitté à 15 heures son bureau trop étroit, en mettant son patron – en l'occurrence son idiot de mari – devant le fait accompli.

Raymond Ramirez avait épousé Janelle juste avant de reprendre le garage familial, il y a de cela bien une vingtaine d'années. Dégarni et maigre comme un clou, il n'avait osé s'interposer face à celle qui était encore sa fiancée, au moment où celle-ci lui avait proposé, pour ne pas dire imposé, de lui passer la bague au doigt. Afin de décrire au mieux le caractère de Raymond, on pourrait dire qu'il s'agit de la plus belle illustration de ce que l'on appelle communément une « couille molle ». Incapable de faire face à son épouse, ce soumis de première catégorie détestait profondément Janelle et sa façon d'imposer constamment ses idées. Déjà à l'époque, c'est elle qui menait la barque et qui décidait de tout, tout le temps. Mais d'un autre côté, la lucidité du jeune mécanicien avait pris le dessus. Qui, hormis « la grosse Janelle », aurait voulu se marier avec le poulet déplumé sans le moindre charisme qu'il était ? Alors, par faiblesse autant que par lâcheté, Raymond avait accepté d'épouser la seule femme qui avait bien voulu de lui. Quitte à fermer les yeux sur les excès de la nouvelle Madame Ramirez.

Comble de malheur, le poulet déplumé et sa dinde un peu trop farcie ont mis au monde un drôle de poussin qui était la réplique miniature de la grosse Janelle. La gamine avait non seulement hérité du gabarit pachidermique de sa mère, mais elle était en plus dotée d'un caractère d'enfant gâté. Dorothée, puisque tel est son nom, était financièrement pourrie et gavée de sucreries, de beignets et de

brownies par son éléphanterque génitrice qui en avait fait sa copie.

Le « mini moi » généré par Janelle était le genre de chipie qui suivait sa mère partout où elle se rendait. Contre une sortie au restaurant, elle était capable de tout. Même d'attendre pendant des heures en plein cagnard un écrivain que sa mère idolâtrait. Mais là, c'en était trop. Coincée depuis près de trois heures dans la touffeur, entre une barrière et des inconnus en nage, la jeune pimbêche était à bout de force. Le triple menton penché sur la droite et la bouche entrouverte, Dorothée, du haut de ses 15 ans, se retourna vers sa mère. « Maman, je t'en supplie, fais quelque chose. » Janelle regarda sa fille et lui répondit d'un sourire du coin de la bouche qui lui fit plisser légèrement les yeux.

Au milieu de la foule en sueur, le monstre qu'avait épousé Raymond se redressa. Respira un bon coup et telle une catcheuse mexicaine agrippée aux cordes du ring, mit toute sa force pour tenter de se dégager en se tenant aux barrières métalliques. Elle administra un coup de fessier magistral en direction des autres groupies placées derrière elle. Une onde de choc provenant de son adipeux popotin projeta en arrière les admirateurs de Jake Edding, tous surpris par ce tsunami humain. Des cris de panique envahirent la foule. La vague provoquée par Janelle envoya balader la foule sur une demi-douzaine de mètres derrière elle. Des gens tombèrent à la renverse. Les lunettes d'une femme proche de la retraite voltigèrent et se retrouvèrent presque aussitôt écrasées sous le pied d'un ado à la mèche rebelle.

L'effet de panique ne dura fort heureusement pas. Parqués à quelques hectomètres de là, deux policiers inutiles, censés surveiller le bon fonctionnement de la manifestation, se précipitèrent vers les personnes à terre pour les relever. Une fille de 3 ou 4 ans se mit à pleurer dans les bras de sa mère. « Ne paniquez pas, nous sommes là, tout va bien se passer », hurlèrent les deux pandores, eux-mêmes complètement dépassés par ce mouvement de foule. Puis comme par magie, la foule retrouva son calme. À peine groggy, les gens reprurent leur place devant la limousine qui venait de se parquer. Les quelques personnes déséquilibrées au point d'en tomber se relevèrent sans trop de mal. Leur attention fut alors captée par la vedette locale qui s'appêtait enfin à apparaître devant eux.

« Bien joué, maman », lança Dorothée à sa réplique grand format, un sourire narquois aux lèvres.

À peine arrivés sur les lieux, Jake Edding et son épouse étaient sur le point de

sortir de leur véhicule.

— Vous êtes prêts ?, demanda Bernard Badger, l'agent littéraire de Jake, au volant de la rutilante limousine noire.

— Encore un instant Bernie, répondit Jake, en fixant le regard d'Annie.

À l'extérieur, les décibels provenant de la foule augmentaient au fur et à mesure que le véhicule restait stationné. « *Jake Edding, Jake Edding, Jake Edding, Jake Edding, Jake Edding* », scandait la foule, impatiente.

À l'intérieur de la voiture, les deux amants, main dans la main, fixaient l'extérieur à travers les vitres teintées. L'électricité et la tension ambiantes transmises par la foule étaient perceptible même de l'intérieur. Mais avant d'entrer dans ce champ magnétique ingérable, Annie se tourna vers son mari, un brin fatiguée par ce type de mondanités.

— Tu es bien sûr qu'il faut y aller. Je ne suis pas à l'aise avec cette robe jaune qui compresse ma poitrine, dit-elle en ajustant son décolleté. On dirait une banane avec des pamplemousses qui menacent à tout moment de s'échapper. Une vraie salade de fruits, ! Non mais regarde-moi ça... Laisse-moi au moins appeler ma mère pour être sûre que les enfants vont bien.

— Tu es parfaite comme ça et ne t'inquiète pas pour les enfants, ils sont entre de bonnes mains ! Ne t'en fais pas, ça ne sera pas très long. Souviens-toi juste des règles de base : pas de mimiques, ni de doigts dans le nez. Veille encore à ce qu'un de tes tétons ne prenne pas l'air. Les photographes n'attendent que ça, alors s'il te plaît, ne leur fais pas ce plaisir. Si tu gardes le sourire en toutes circonstances et tes rondeurs à l'intérieur de ta robe, tout se passera bien. Ces chiens de paparazzi n'auront pas leur nonos et toi, tu seras aussi resplendissante demain à la une des tabloïds que dans la réalité.

— Ok, mais si je le fais, c'est bien parce que je t'aime. Te rends-tu compte au moins que c'est toujours à moi que revient le rôle de la cruche de service ? Toi, tu es l'auteur à succès que tout le monde adore et admire. « Oh mon dieu, voilà Jake Edding le magnifique, je m'évanouis » Et moi, je te sers de potiche souriante à qui on demande d'être belle et de se taire. Dans ces moments-là, je me sens comme la marionnette d'un ventriloque, la main aux fesses en moins. La seule question que ces journalistes people vont me poser sera « Annie, que pensez-vous de votre époux ? » Ce à quoi je répondrai telle une écervelée issue des meilleurs programmes de la télé-réalité : « Mon mari est formidable, j'adore

son nouveau roman et patati et patata. »

— Mais non, tu exagères... Je ne suis pas que formidable, je suis aussi romantique, intelligent et extrêmement attirant. Et Jake de partir dans un fou rire au moment où il encaissa un coup de sac à main dans les côtes.

— Bon maintenant, il va falloir y aller, soupira une nouvelle fois Annie en ajustant le nœud papillon de son mari.

— Allez viens ma banane ! Et de s'esclaffer à l'arrière du véhicule.

— Toi, tu as toujours su trouver les mots pour parler aux femmes. Si tu veux que je poursuive dans la métaphore, prends garde à tes pruneaux, je pourrais bien les dénoyauter sur-le-champ. Les deux amants partirent aussitôt dans un fou rire d'enfants de maternelle.

— Je ne vous dérange pas trop, là-derrrière, dit Bernie en se retournant, mi-amusé, mi-gêné.

Le chauffeur d'un soir sortit de l'habitacle sous les applaudissements et les cris de la foule. Il ouvrit la portière arrière de la limousine. À ce moment, les cuivres d'une fanfare entonnèrent une marche triomphale. Les appareils de la douzaine de photographes présents se mirent à cracher en direction du couple, tandis qu'une voix venue d'un haut-parleur annonça « l'arrivée du romancier de fiction le plus lu dans le monde. Merci d'accueillir comme il se doit le grand Jake Eddiiiiing », en faisant résonner le nom de l'auteur comme l'aurait fait le speaker d'un combat de boxe à Las Vegas.

À peine échappés de la limousine, Jake et Annie Edding, distribuèrent leur plus beau sourire aux spectateurs agrippés aux barrières. Les photographes poursuivirent leur acharnement, appelant les deux protagonistes par leur prénom pour capter leur attention.

— N'oublie pas de sourire, ma chérie, dit discrètement Jake en serrant les dents.

— Tu vois, je t'avais dit que j'étais la marionnette du ventriloque Edding. Ta main est dans mon dos et tu parles sans desserrer la mâchoire. En plus, j'ai l'air d'une vraie bimbo avec mes seins compressés dans cette robe jaune, quelle galère !

— Dis bonjour aux enfants, Banana, répondit discrètement Jake, en gardant son sourire digne d'une pub pour du dentifrice.